

L'HÉRITAGE DES ABSENTS

TOME 1

Un roman d'aventures par
Esther THIEBAUT

Esther Thiébaud

L'Héritage des Absents

© Esther Thiébaud, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1390-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉAMBULE

Hors de question que l'ennui fasse son trou et prive des joies de la vie !

Il a toujours été sa bête noire. Une espèce de petite bestiole qui la ronge à petit feu, parfois à longueur de journée. Un vide inutile, dénué de tout sens positif, qui l'empêche de se révéler. Il ne se passe rien dehors et, peu à peu, il ne se passe plus grand-chose dedans non plus. Ce même vide prend des proportions insupportables.

L'esprit fatigué commence alors à tracer des lignes vers l'horizon. Il pousse à l'évasion, à la recherche d'un ailleurs, de quelque chose de plus sensé. C'est alors qu'intervient l'élément perturbateur : la proposition d'un voyage. Cette simple proposition agit comme un séisme sur l'architecture de son esprit. Soudain, balayées par une déferlante de questions, les peurs se réveillent, des chamboulements s'opèrent, des anecdotes se profilent. Elle se retrouve prise dans un engrenage qui lui noue les tripes. Ils surgissent au premier mot de « départ » :

- La peur de l'avion, soudaine et viscérale ;
- Le vertige de l'inconnu ;
- La crainte de ne pas être à la hauteur de ce qui l'attend là-bas.

Elle comprend alors que, pour ne pas louper sa vie, pour ne pas rester spectatrice de sa propre existence, il va falloir évoluer et rechercher la clé qui lui permettra de passer au-dessus de ses propres tornades.

Une fois là-bas, le voyage prend un tournant qu'elle n'a pas prévu. Une disparition est mise au jour. Elle, qui cherche simplement à s'évader, endosse malgré elle le rôle d'une détective qui fouille un monde dont elle ne connaît rien. Ce rôle lui est confié comme on jette une bouée à une personne qui ne sait pas nager, un transfert de responsabilité, en somme. Mais apprendre à nager, elle l'a bien fait, autrefois. Elle a appris sans maître, seule, dans des eaux qui n'invitaient pas vraiment à la baignade. Alors elle retrousse ses manches, non par courage, mais par cette espèce d'obstination tranquille que seuls possèdent ceux qui n'ont plus grand-chose à perdre.

Il lui faut observer l'invisible et devenir caméléon, accepter les situations difficiles et non moins plaisantes, et mettre sa vie en péril au profit de situations rocambolesques et cocasses. Sa seule arme n'est pas son expérience, mais son intuition de rescapée : quand on a passé des semaines à ne rien ressentir, on remarque plus vite que les autres quand quelque chose ne tourne pas rond.

Les premiers pas sont certes difficiles, mais ils conduisent vers une aventure

inédite, un voyage où chaque paysage est le reflet d'une découverte intérieure. Finalement, celle qui a su s'ennuyer possède la boussole la plus fiable pour explorer le monde. Elle sait que les plus grands voyages commencent toujours par une simple pensée, née un après-midi de calme absolu.

PREMIÈRE PARTIE

AMORCE ET PEURS : Là où tout a commencé

Avant le tumulte

Ce satané tricot n'avancait pas. Elle ne terminerait pas ce pull pour cet hiver. Une fois de plus, elle s'y était prise bien trop tard, comme d'habitude, comme avec tout. Pourtant, elle pensait y mettre toute sa bonne volonté. Une tâche comme une autre, une alternative furtive à un état d'esprit lamentable et silencieux. Ce n'était pas le temps qui manquait, mais l'ennui qui s'était installé. Celui-ci n'était pas une absence d'occupation, mais un socle, un sédiment déposé par des années de gestes identiques. Assise dans son fauteuil décrépit par le poids de son corps, elle regardait son ouvrage avec peu de conviction et analysait l'effervescence des années passées. Des années qui avaient pétillé dès l'aube des lundis. Les semaines s'étaient enchaînées sans jamais se ressembler, chacune apportant son lot de projets urgents, de rendez-vous imprévus, de rencontres qui bousculaient la routine. Une vie à cent à l'heure. La fatigue se faisait sentir, mais une euphorie douce persistait. L'énergie circulait comme un courant électrique, portée par ce mouvement continu. Des instants intenses qu'elle n'aurait pas voulu manquer, même épuisée. C'était une période frénétique, désordonnée, bruyante, lumineuse, mais étrangement vivante. Elle avait aimé ça.

C'étaient les belles années de sa vie. La tempête avant le calme. Ce n'était pas un repos, mais un contrecoup. Une chute de tension brutale. Une torpeur qui s'installait avec toutes les casseroles qu'elle traînait derrière elle. Pourtant, il ne tenait qu'à un fil qu'elle fasse l'effort de s'investir dans quelque chose afin de trouver une motivation quelconque et d'oublier cette inertie pesante dans cette nouvelle petite vie de tous les jours. La léthargie la tenait et, pour l'instant, se pelotonner au fond de son vieux fauteuil était de circonstance, histoire de trouver un peu de réconfort. Ses convictions, autrefois si solides, s'effritaient dans cette attente sans objet. Les heures ne s'écoulaient plus, elles s'entassaient.

Dehors, le froid persistait et une grisaille uniforme semblait vouloir avaler le paysage. Elle engourdisait tout sur son passage. Un hiver des plus désolants qui n'en finissait plus. Les journées laissaient un goût amer. La moindre suggestion positive demandait un effort considérable, voire surhumain. Le temps des chaussures de marche avec lesquelles elle allait gambader sous le soleil de l'été à travers les champs, les montagnes et les sentiers sinueux était loin. Tout l'attirail avait été relégué dans l'armoire de la pièce du fond, en attendant que des jours meilleurs veuillent bien se présenter.

Aujourd'hui, contre toute attente et sans raison apparente, elle était prise d'un

entraîn qui semblait la titiller. Était-ce enfin le bout du tunnel ? Une parenthèse que lui accordait le ciel ? Ou devait-elle attribuer cette bonne humeur à l'effet produit par cette nouvelle qu'elle venait d'apprendre et qui, tout simplement, la transportait ? Une transformation de son état d'esprit qui lui faisait voir la vie avec beaucoup plus de sérénité. Elle ne savait pas encore que ce ravissement était celui qui précède les tempêtes et que le simple son du carillon de la porte d'entrée allait bientôt réveiller des démons qu'elle pensait avoir définitivement enterrés.

Après coup, en y repensant, elle se demandait si elle avait bien entendu. Était-ce la réalité ou le fruit de son imagination, un tour qu'on lui jouait ? Cela allait-il réellement arriver, se passer ? Elle ne pouvait y croire. Que ce soit l'un ou l'autre, aujourd'hui, elle se sentait revivre et le bienfait que cela lui apportait était si précieux. Finalement, elle s'en moquait que ce soit vrai ou non ; pour l'instant, elle savourait cette renaissance et devait bien reconnaître que c'était agréable.

Elle ne pensait plus qu'à elle, cette nouvelle. Elle en était remplie et tous ses sens étaient en émoi. Une toupie qui n'arrêtait pas de tourner à en perdre haleine, voilà à quoi son être ressemblait en ce moment. Un vrai festival d'émotions qui provoquait un bouleversement d'images et un défilement d'idées qu'elle n'aurait jamais imaginés.

Les premiers ressentis étaient toujours les meilleurs, car on n'évaluait pas tout de suite les conséquences et tout ce que cela engendrait. Elle devait savourer tant qu'elle le pouvait encore. Elle était devenue comme ça en grandissant. Un caractère explosif, un enthousiasme débordant et tout de suite beaucoup trop d'élans. Une vachette qui fonçait dans un champ sans réfléchir, les oreilles au vent. Voilà comment la caractérisait son mari et, même si cela était toujours dit avec le sourire, il ne se trompait pas.

Il allait falloir remettre les pieds sur terre. Cette nouvelle, après les étincelles qu'elle avait déclenchées, laissait maintenant place à de l'incertitude et à beaucoup d'interrogations.

Elle était passée en quelques heures d'un état d'euphorie à une forme d'inconscience pour finir avec la peur au ventre. Il s'agissait finalement d'entrer dans l'inconnu et de sortir de sa zone de confiance. Elle ne savait pas faire.

Elle se souvenait très bien de la façon dont cette nouvelle était entrée dans sa vie.

Le mot qui change tout

Une nouvelle journée sujette à l'ennui malgré un temps extérieur revigorant, ensoleillé et qui aurait pu être propice à l'évasion. Mais que nenni, Marjo s'était plantée devant la télé pour rêvasser.

Tous ces films d'amour qu'elle regardait donnaient de l'illusion et faisaient ressortir son côté fleur bleue. Parfois, c'était même la larme à l'œil qu'elle suivait l'histoire. Il ne faut pas croire qu'il s'agissait d'histoires tristes, bien au contraire : ses larmes coulaient malgré elle devant des situations heureuses ou trouvant une issue favorable. C'était avec la plus grande discrétion qu'elle essuyait alors ses yeux avec son mouchoir et simulait un nez bouché ou un éternuement pour justifier sa posture. Elle ne voulait pas passer pour la petite chose qui pleurait à tout va. Elle se voulait forte et souhaitait qu'on garde cette image d'elle. Mais elle l'était si peu !

Tout était toujours bien qui finissait bien, la télévision s'éteignait et tout reprenait son cours normal. Les illusions disparaissaient, la vraie vie se déroulant rarement aussi bien... quoique... parfois, on avait des surprises. Des opportunités pouvaient se présenter.

Toute sa vie, Marjo avait été une personne plus ou moins effacée. Elle était la dernière d'une fratrie de trois enfants. Les deux aînés, un garçon et une fille, avaient pas mal d'années de plus qu'elle : son frère sept ans, sa sœur huit. Ces deux-là entretenaient une connivence certaine du fait de la faible différence d'âge qu'il y avait entre eux. Pour Marjo, cela avait été une autre histoire. Elle était venue sur le tard, la p'tite dernière, l'accident de parcours, celle qu'on n'attendait plus, mais qui avait pointé le bout de son nez au moment le plus inattendu. Un contretemps dont ils étaient si fiers. Surtout son père, qui n'arrêtait pas de la contempler et de la chérir. Il faut dire que ses yeux bleus et sa toison blonde et clairsemée lui donnaient un air carrément craquant. Il se retrouvait en elle, car elle était son portrait craché à tout point de vue. Dorlotée et choyée par toute la famille, elle avait évolué dans un cocon, protégée des méfaits de la vie. Elle n'avait jamais eu besoin de se battre pour quoi que ce soit, car on se battait pour elle. Une enfance et une adolescence idylliques, en somme. Mais tout cela ne l'avait finalement pas avantagée. À force d'être préservée, elle ne s'était forgé aucun caractère. S'affirmer devant des inconnus était impossible. Elle se voulait transparente et cultivait surtout une peur exacerbée de tout.

Arrivée à l'âge adulte, par la force des choses, Marjo avait l'impression de s'être endurcie, mais si peu. L'appréhension d'être seule ou de se retrouver livrée

à elle-même la traquait en permanence. Le leitmotiv « l'union fait la force » tournait en boucle dans sa tête. Être en groupe lui permettait de se reposer sur les autres. La timidité et la crainte de décevoir, de baisser dans l'estime des gens étaient son pain quotidien. Elle avait peur de mal faire les choses.

Ainsi, elle trimbalait toujours avec elle ses failles dès que la situation n'était pas favorable ou sortait de l'ordinaire. Cela signifiait qu'elle pouvait passer de l'effacement total à l'invisibilité, puis à des comportements impulsifs, excessifs et extrêmes, voire dangereux, en un instant, sous l'influence d'une force mystérieuse.

Mais on ne se refaisait pas. Avec l'âge, cela s'amplifiait.

La sonnette retentit soudain à la porte d'entrée. Deux petits coups brefs, pas insistants, mais décidés. Il était tout juste quatorze heures.

Marjo se figea. Personne ne sonnait à cette heure-là. Personne d'attendu. Elle descendit l'escalier lentement, la main glissant sur la rampe. Chaque marche grinçait légèrement sous son poids. Elle s'était juré d'envoyer promener le ou les perturbateurs. Elle n'était pas d'humeur. Après quelques tours de clé :

— Ah ! C'est toi Mortimer, dit-elle, soulagée, je suis bien contente, car je m'attendais à devoir me fâcher, tu sais les mendiants du dimanche.

Mortimer esquissa un sourire, mais il semblait fatigué, préoccupé.

— Salut, Marjo, comment tu vas ?

— Tout va bien. Et toi, est-ce que la vie est belle ?

Il haussa les épaules.

— Bof, je suis une fois de plus tout seul.

— Entre, je t'en prie. Nolan est là-haut.

Ils montèrent. Marjo remarqua que Mortimer parlait peu. Ce n'était pas dans ses habitudes. D'ordinaire, il remplissait l'espace de banalités, de rires faciles. Là, il semblait compter ses mots. Nolan se prélassait sur la terrasse, les doigts de pied en éventail, un verre à la main.

— Salut Nolan.

— Ah, Mortimer, quel bon vent t'amène ?

Mortimer ne répondit pas tout de suite. Il resta debout, les mains dans les poches. Le soleil lui frappait le visage, mais il ne plissait même pas les yeux.

— Je me suis enfin décidé à venir vous voir.

Marjo sentit son estomac se contracter sans savoir pourquoi.

— J'ai une proposition à vous faire.

Son sourire avait disparu.

Le mot « proposition » resta suspendu dans l'air, comme s'il avait un poids